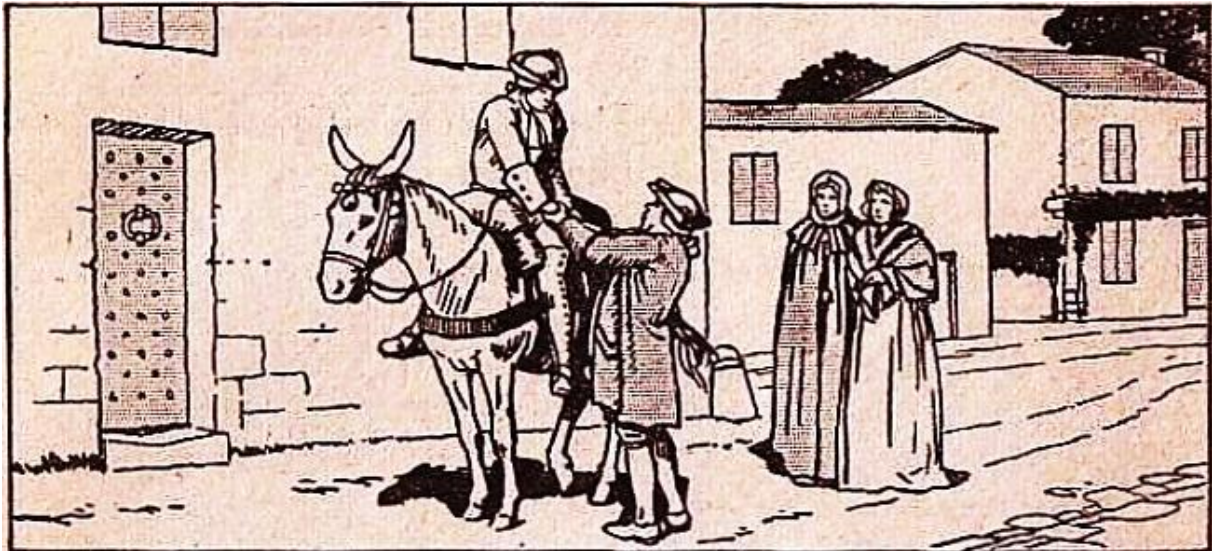


CHEZ LES VOLEURS

Quelques aventures de Gil Blas

Récit tiré de *Gil Blas de Santillane* d'Alain-René Lesage



Mon oncle Gil Perez, raconte Gil Blas, me fit apprendre le latin et, quoique tout jeune homme. J'acquis bientôt la réputation d'un savant ! C'est alors qu'il décida de m'envoyer à Salamanque où, selon lui, je devais trouver une bonne place. Monté sur une mule, je partis donc, comptant et recomptant les quarante ducats qui garnissaient ma bourse.



Soudain ma mule s'arrêta. Un soldat estropié demandait l'aumône et, pour appuyer sa prière d'arguments plus décisifs, me couchait en joue avec son arme.



Je lui jetai quelques piécettes et je me hâtai de fuir. Dès la première ville, pour ne plus voyager seul, je vendis ma monture et je pris la voiture d'un muletier.

I – Encore une mauvaise rencontre

1. Je ne me trouvai pas seul avec le muletier. Il y avait deux jeunes gens de Pegnaflor, un petit chantre de Pondognedo, et un bourgeois qui s'en retournait chez lui avec une jeune personne qu'il venait d'épouser. Nous fîmes tous connaissance en peu de temps. Et chacun eut bientôt dit d'où il venait et où il allait.

2. Nous fîmes halte au bourg de Cacabelos. Nous prenions fort agréablement notre repas, lorsque le muletier, un malhonnête homme (je l'ai su depuis), fit irruption dans la salle où le repas était servi, l'air furieux. « Par la mort ! s'écria-t-il, on m'a volé. J'avais, dans un sac de cuir, cent pistoles¹. Il faut que je les retrouve. Je vais chez le juge du bourg qui n'entend pas raillerie là-dessus, et vous allez tous avoir la question², jusqu'à ce que vous ayez confessé le crime et rendu l'argent. »

En disant cela d'un air fort naturel, il sortit, et nous demeurâmes dans un extrême étonnement.

3. Il ne nous vint pas dans l'esprit que ce pouvait être une feinte, parce que nous ne nous connaissions point assez pour pouvoir répondre les uns des autres. Je dirai plus : je soupçonnai le petit chantre d'avoir fait le coup, comme il eut peut-être de moi la même pensée. D'ailleurs nous étions tous de jeunes sots. Nous ne savions pas quelles formalités s'observent en pareil cas. Nous crûmes de bonne foi qu'on commencerait par nous mettre à la gêne³. Ainsi, cédant à notre frayeur, nous sortîmes de la chambre fort brusquement. Les uns gagnent la rue, les autres le jardin. Chacun cherche son salut dans la fuite. Pour moi, plus épouvanté peut-être que tous les autres, je gagnai la campagne.

4. Je traversai je ne sais combien de champs et de bruyères. Et, sautant tous les fossés que je trouvais sur mon passage, j'arrivai enfin auprès d'une forêt. J'allais m'y jeter et me cacher dans le plus épais hallier⁴, lorsque deux hommes à cheval s'offrirent tout à coup au-devant de mes pas. Ils crièrent : « Qui va là ? » et comme ma surprise ne me permit pas de répondre sur-le-champ, ils s'approchèrent de moi. Et, me mettant chacun un pistolet sur la gorge, ils me sommèrent de leur apprendre qui j'étais et d'où je venais.

Je leur répondis que j'étais un jeune homme d'Oviédo qui allait à Salamanque. Je leur contai même l'alarme qu'on venait de nous donner, et j'avouai que la crainte d'être appliqué à la torture m'avait fait prendre la fuite.

¹ Monnaie d'or ancienne de valeur variable (généralement 50 euros).

² Torture infligée autrefois aux gens supposés coupables pour obtenir d'eux des aveux.

³ Instrument de torture.

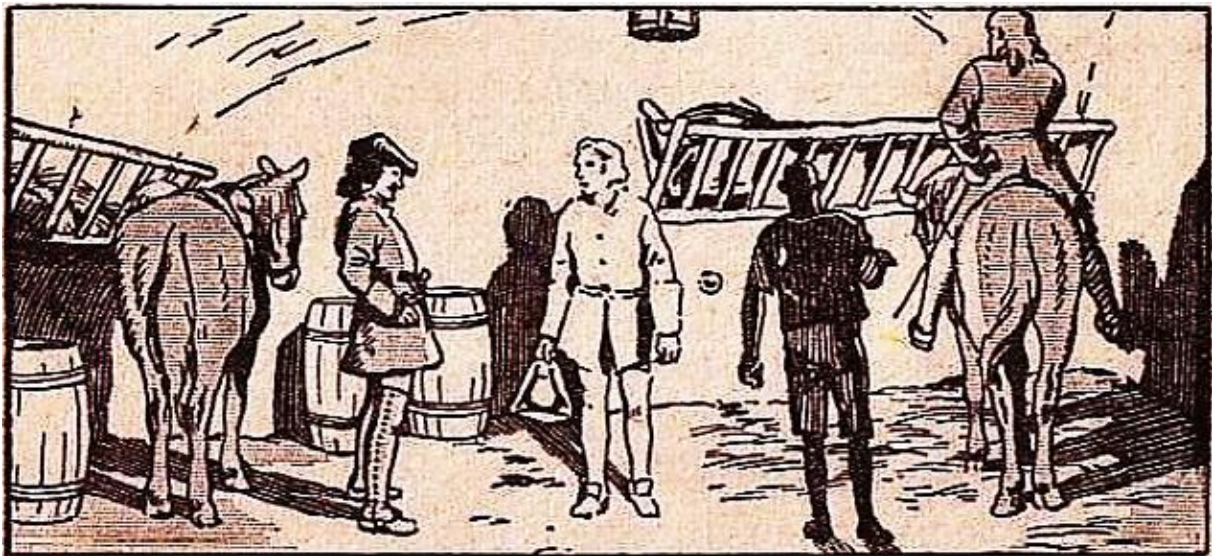
⁴ Réunions de buissons touffus.

Ils firent un éclat de rire à ce discours, qui marquait ma simplicité, et l'un des deux me dit : « Rassure-toi, mon ami. Viens avec nous, et ne crains rien. Nous allons te mettre en sûreté. » À ces mots, il me fit monter en croupe sur son cheval, et nous nous enfonçâmes dans la forêt.

5. Après quelques détours que nous fîmes dans un grand silence, nous nous trouvâmes au pied d'une colline, où nous descendîmes de cheval. « C'est ici que nous demeurons », me dit un des cavaliers. J'avais beau regarder de tous côtés, je n'apercevais ni maison, ni cabane, pas la moindre apparence d'habitation. Cependant ces deux hommes levèrent une grande trappe de bois, couverte de broussailles, qui cachait l'entrée d'une longue allée en pente et souterraine. Les cavaliers m'y firent entrer avec eux. Puis baissant la trappe, voilà le digne neveu de mon oncle Perez pris comme un rat dans une ratière.

Je connus alors avec quelle sorte de gens j'étais.

6. Quand nous eûmes fait environ deux cents pas, en tournant et en descendant toujours, nous entrâmes dans une écurie qu'éclairaient deux grosses lampes de fer pendues à la voûte. Il y avait une bonne provision de paille et plusieurs tonneaux remplis d'orge. Vingt chevaux y pouvaient être à l'aise. Un vieux nègre, qui paraissait pourtant encore assez vigoureux, se mit à les attacher au râtelier.



7. Nous sortîmes de l'écurie, et, à la triste lueur des lampes, nous parvînmes à une cuisine où une vieille femme faisait rôtir des viandes sur un brasier et préparait notre souper.

« Tenez, dame Léonarde, dit un des cavaliers en me présentant à la cuisinière. Voici un jeune garçon que nous vous amenons. » Puis il se tourna de mon côté et, remarquant que j'étais pâle et défait : « Mon ami, me dit-il, reviens de ta frayeur. On ne te veut faire aucun mal. Nous avons besoin d'un valet pour soulager notre cuisinière. Nous t'avons rencontré. Cela est heureux pour toi. Tu tiendras ici la place d'un garçon qui s'est laissé mourir depuis

quinze jours. C'était un jeune homme d'une complexion⁵ très délicate. Tu me parais plus robuste que lui. Tu ne mourras pas sitôt. Véritablement tu ne reverras plus le soleil. Mais, en récompense, tu feras bonne chère et bon feu. Tu passeras tes jours avec Léonarde, qui est une créature fort humaine, et tu auras toutes les petites commodités. »

8. Puis il me fit de nouvelles questions. Il me demanda comment je me nommais, pourquoi j'étais sorti d'Oviedo. Et, lorsque j'eus satisfait sa curiosité :

« Eh bien, Gil Blas, me dit-il, puisque tu n'as quitté ta patrie, que pour chercher quelque bon poste, il faut que tu sois né coiffé⁶ pour être tombé entre nos mains. Je te l'ai déjà dit, tu vivras ici dans l'abondance et tu rouleras sur l'or et sur l'argent. D'ailleurs tu y seras en sûreté. Tel est ce souterrain, que les policiers ne sauraient le découvrir. L'entrée n'en est connue que de moi seul, Rolando, qui suis le chef des voleurs, et de mes camarades. »

II - Tel est pris...

1. J'attendais avec impatience le moment d'entrer dans la compagnie des voleurs. Grâce au ciel, six mois après, ce temps arriva. Le seigneur Rolando dit un soir à ses cavaliers :

« Messieurs, il faut tenir la parole que nous avons donnée à Gil Blas. Je suis d'avis que nous le menions demain pour nous cueillir des lauriers⁷ sur les grands chemins. »

Les voleurs furent tous de l'avis de leur capitaine. Ils me firent quitter mon habillement, et ils me parèrent de la dépouille d'un gentilhomme nouvellement volé. Après cela, je me disposai à faire ma première campagne. Ce fut sur la fin d'une nuit du mois de septembre que je sortis du souterrain avec les voleurs.

2. J'étais armé d'une carabine, de deux pistolets, d'une épée et d'une baïonnette, et je montais un assez bon cheval, qu'on avait pris au même gentilhomme dont je portais les habits.

Nous allâmes nous mettre en embuscade dans un petit bois qui bordait le grand chemin, dans un endroit d'où, sans être vus, nous pouvions voir tous les passants. Là, nous attendions que la Fortune⁸ nous offrît quelque bon coup à faire, quand nous aperçûmes un religieux monté, contre l'ordinaire de ces bons pères, sur une mauvaise mule. « Dieu soit

⁵ Constitution du corps.

⁶ Être né sous une bonne étoile, avoir de la chance.

⁷ Remporter des victoires, se couvrir de gloire. Autrefois, on couronnait de lauriers les guerriers victorieux.

⁸ Ici, hasard, chance (bonne ou mauvaise).

loué, s'écria le capitaine en riant. Voici le chef-d'œuvre⁹ de Gil Blas. Il faut qu'il aille détrousser¹⁰ ce moine. Voyons comme il s'y prendra. » Tous les voleurs jugèrent qu'effectivement cette commission me convenait, et ils m'exhortèrent à m'en acquitter. « Messieurs, leur dis-je, vous serez contents. Je vais mettre ce père nu comme la main et vous amener ici sa mule.

— Non, non, dit Rolando, elle n'en vaut pas la peine. Apporte-nous seulement la bourse de Sa Révérence. C'est tout ce que nous exigeons de toi. »

3. Là-dessus, je sortis du bois, et poussai vers le religieux, en priant le ciel de me pardonner l'action que j'allais faire, car il n'y avait pas assez longtemps que j'étais avec ces brigands pour la faire sans répugnance.

Je joignis le père, et lui demandai la bourse, en lui présentant le bout d'un pistolet. Il s'arrêta tout court pour me considérer. Et, sans paraître fort effrayé : « Mon enfant, me dit-il, vous êtes bien jeune. Vous faites de bonne heure un vilain métier.

— Oh ! mon père, interrompis-je avec précipitation. Trêve de morale, s'il vous plaît. Je ne viens pas sur les grands chemins pour entendre des sermons. Il ne s'agit point ici de cela. Il faut que vous me donniez des espèces¹¹. Je veux de l'argent.

— De l'argent ? me dit-il d'un air étonné. Vous jugez bien mal de la charité des Espagnols, si vous croyez que les personnes de mon caractère aient besoin d'argent pour voyager en Espagne. Détrompez-vous. On nous reçoit agréablement partout. On nous loge, on nous nourrit, et l'on ne nous demande pour cela que des prières. Enfin nous ne portons point d'argent sur la route. Nous nous abandonnons à la Providence.

— Eh ! non, non, lui repartis-je, finissons ! Mes camarades, qui sont dans ce bois, s'impatientent. Jetez tout à l'heure¹² votre bourse à terre, ou bien je vous tue. »

À ces mots, que je prononçai d'un air menaçant, le religieux sembla craindre pour sa vie. « Attendez, me dit-il, je vais donc vous satisfaire, puisqu'il le faut absolument. Je vois bien qu'avec vous autres les discours sont inutiles. » En disant cela, il tira de dessous sa robe une grosse bourse de peau de chamois, qu'il laissa tomber à terre. Alors je lui dis qu'il pouvait continuer son chemin, ce qu'il ne me donna pas la peine de répéter.

4. Tandis qu'il s'éloignait, je mis pied à terre. Je ramassai la bourse qui me parut pesante. Je remontai sur ma bête, et regagnai promptement le bois, où les voleurs m'attendaient avec impatience pour me féliciter, comme si la victoire que je venais de remporter m'eût coûté beaucoup. À peine me donnèrent-ils le temps de descendre de cheval, tant ils s'empressaient de m'embrasser. « Courage, Gil Blas, me dit Rolando, tu viens

⁹ Œuvre, généralement très travaillée, réalisée par un apprenti pour avoir le droit de devenir artisan.

¹⁰ Voler sur le chemin et par violence, dans les « trousses » des voyageurs.

¹¹ Monnaie d'or ou d'argent.

¹² Immédiatement.

de faire des merveilles. J'ai eu les yeux attachés sur toi pendant ton expédition. J'ai observé ta contenance. Je te prédis que tu deviendras un excellent voleur de grand chemin, ou je ne m'y connais pas. »

Le lieutenant et les autres applaudirent à la prédiction. Je les remerciai de la haute idée qu'ils avaient de moi, et leur promis de faire tous mes efforts pour la soutenir.

5. Il leur prit ensuite envie d'examiner le butin dont je revenais chargé. « Voyons, dirent-ils, voyons ce qu'il y a dans la bourse du religieux. Elle doit être bien garnie... »

Le capitaine délia la bourse, l'ouvrit et en tira deux ou trois poignées de petites médailles de cuivre entremêlées de menus¹³ objets de piété. À la vue d'un larcin aussi nouveau, tous les voleurs éclatèrent de rire. Chacun me lança son trait¹⁴, et le capitaine me dit : « Ma foi, Gil Blas, je te conseille, en ami, de ne plus t'attaquer aux moines. Ce sont des gens trop fins et trop ruses pour toi. »

6. Une autre aventure, plus périlleuse mais plus fructueuse, rapporta à notre troupe, ce jour-là, outre un butin assez considérable, quelques bons chevaux. Dans l'affaire, la troupe perdit un homme, tué d'une balle, mais ramena comme prisonnière une dame qui s'était évanouie durant le combat.

Il y avait déjà plus d'une heure qu'il était nuit quand nous arrivâmes au souterrain. Nous menâmes d'abord les bêtes à l'écurie, où nous les attachâmes nous-mêmes, parce que le vieux nègre était au lit depuis trois jours. Puis, le capitaine fit porter la dame sur le lit de dame Léonarde. Elle était toujours évanouie et nous crûmes qu'elle ne passerait pas la nuit.

III - La fuite

1. Nous laissâmes la malheureuse prisonnière dans l'état où elle était. Le capitaine Rolando se contenta de charger Léonarde d'en avoir soin, et chacun se retira dans sa chambre. Pour moi, lorsque je fus couché, au lieu de me livrer au sommeil, je ne fis que m'occuper du malheur de la dame.

Je ne doutais point que ce ne fût une personne de qualité¹⁵. Et j'en trouvais son sort plus déplorable. Je ne pouvais, sans frémir, me peindre les horreurs qui l'attendaient, et je m'en sentais vivement touché. Je rêvai aux moyens de la préserver du péril qui la menaçait et de me tirer en même temps du souterrain. Je songeai que le vieux nègre ne pouvait se

¹³ Petit, de peu de valeur.

¹⁴ Moquerie qu'on « tire » comme une flèche sur celui qu'on raille

¹⁵ De haut rang.

remuer à cause de ses rhumatismes, et que, depuis cette indisposition, la cuisinière avait la clef de la grille.

Cette pensée m'échauffa l'imagination et me fit concevoir un projet dont je commençai sur-le-champ l'exécution.

2. Je feignis d'être malade. Je poussai d'abord des plaintes et des gémissements. Ensuite, élevant la voix, je jetai de grands cris. Les voleurs se réveillent et sont bientôt auprès de moi. Ils me demandent ce qui m'oblige à crier ainsi. Je leur répondis que j'avais une colique horrible, et pour mieux le leur persuader, je me mis à grincer des dents, à faire des grimaces et des contorsions effroyables. Je jouai si bien mon rôle que les voleurs, tout fins qu'ils étaient, s'y laissèrent tromper.

Mais en faisant si bien mon personnage, je fus tourmenté d'une étrange façon. Car voilà tous mes charitables confrères qui s'empressent à me soulager. L'un m'apporte une bouteille d'eau-de-vie et m'en fait avaler la moitié. L'autre fait chauffer une serviette et vient me l'appliquer toute brûlante sur le ventre.

J'avais beau crier miséricorde, ils imputaient¹⁶ mes cris à mon mal, et continuaient à me faire souffrir véritablement. Enfin, ne pouvant plus y résister, je fus obligé de leur dire que je ne ressentais plus rien. Ils cessèrent de me fatiguer de leurs remèdes et je me gardai bien de me plaindre davantage.

3. Cette scène dura près de trois heures. Après quoi les voleurs, jugeant que le jour ne devait pas être fort éloigné, se préparèrent à partir pour Mansilla où ils devaient vendre les chevaux.

Je fis semblant de me lever pour leur faire croire que j'avais grande envie de les accompagner. Mais ils m'en empêchèrent. « Non, non, Gil Blas, me dit le seigneur Rolando, demeure ici, mon fils. Ta colique pourrait te reprendre. Tu viendras une autre fois avec nous. Pour aujourd'hui, tu n'es pas en état de nous suivre. Repose-toi toute la journée. »

4. Après leur départ, je me levai; je pris mon épée et mes pistolets, et j'allai d'abord à la cuisine. Mais avant d'y entrer, comme j'entendis Léonarde, je m'arrêtai pour écouter. Elle parlait à la dame inconnue qui avait repris ses esprits¹⁷, et qui, considérant toute son infortune, pleurait alors et se désespérait.

« Pleurez, ma fille, lui disait la vieille, fondez en larmes, n'épargnez point les soupirs. Cela vous soulagera. »

Je ne donnai pas le temps à Léonarde d'en dire davantage.

¹⁶ Attribuaient.

¹⁷ Était revenue à elle.

J'entrai. Et, lui mettant un pistolet sur la gorge, je la pressai d'un air menaçant de me remettre la clef de la grille. Elle fut troublée de mon action. Et, quoique très avancée¹⁸ dans sa carrière, elle se sentit encore assez attachée à la vie pour n'oser me refuser ce que je lui demandais. Lorsque j'eus la clef entre les mains, j'adressai la parole à la dame affligée.

« Madame, lui dis-je, le ciel vous a envoyé un libérateur. Levez-vous pour me suivre. Je vais vous mener où il vous plaira que je vous conduise. »

Ensuite je pris des cordes que j'aperçus dans la cuisine et. À l'aide de la dame, je liai Léonarde aux pieds d'une grosse table, en lui protestant que je la tuerais si elle poussait le moindre cri.

La bonne femme, persuadée que je n'y manquerais pas si elle osait me contredire, prit le parti de me laisser faire tout ce que je voulus.

J'allumai de la bougie, et j'allai avec l'inconnue à la chambre où étaient les espèces d'or et d'argent. Je mis dans mes poches autant de pièces d'or qu'il y en put tenir. Et, pour obliger la dame à s'en charger aussi, je lui représentai¹⁹ qu'elle ne faisait que reprendre son bien, ce qu'elle fit sans scrupule.

Quand nous en eûmes une bonne provision, nous marchâmes vers l'écurie où j'entrai seul avec mes pistolets en état. Par bonheur, le nègre était alors si accablé de douleurs que je tirai mon cheval de l'écurie sans même qu'il parût s'en apercevoir. La dame m'attendait à la porte.

5. Nous enfilons promptement l'allée²⁰ par où l'on sortait du souterrain. Nous arrivons à la grille. Nous l'ouvrons, et nous parvenons enfin à la trappe. Nous eûmes beaucoup de peine à la lever, ou plutôt, pour en venir à bout, et le jour commençait à paraître lorsqu'enfin nous nous vîmes hors de cet abîme.

¹⁸ Déjà très avancée dans la vie, donc très âgée.

¹⁹ Ici, fit comprendre.

²⁰ Nous nous engageons tout droit dans l'allée.



Gil Blas a encore bien d'autres aventures. C'est ainsi que, par sottise vanité, il achète bien trop cher un costume qu'un fripier malhonnête lui avait exagérément surfait.

Plus tard, manquant d'adresse, il perd un important emploi qu'il occupait auprès de l'archevêque de Grenade. Ainsi Gil Bas se forme peu à peu au contact de la vie.

ALAIN-RENÉ LESAGE
(1668-1747)

Auteur de romans estimés (*L'Histoire de Gil Blas de Santillane*) et de quelques comédies (*Turcaret*), Lesage se fait remarquer par son souci du détail et du pittoresque, ainsi que par la malice satirique de son esprit.

